

BALLADE A JEANNE  
**conte**

Écoutez cette histoire....

Dans la vallée du marquisat de Provence c'est imperceptiblement que le jour paraît. Le sifflement de quelques passereaux déclenche comme un réveil la sonnerie matinale.

Le sépia s'efface délicatement par petites touches, la palette s'éclaircissant. D'abord le ciel de nuit disparaît au loin, un ciel pâle délayé monte peu à peu, une encre fluide voile les étoiles prisonnières de cette clarté naissante. Alors derrière les collines percées au sommet d'arabesques jaillissent les premiers rayons du soleil levant au-dessus du Mont-Ventoux. Dans les prés, sous la rosée les feuilles frémissent, l'herbe craque, la chicorée sauvage bleuit, le jour se lève. Au mois de juillet la campagne se parfume lentement de cette odeur suave et mielleuse à la fois. En oblique, dans les champs, le soleil cuit déjà les blés mûrs couchés au pied de la chapelle.

Sous le château arrogant des Comtes de Toulouse, les toits soumis des maisons enchevêtrées, écrasées l'une dans l'autre liées par la peur s'accrochent sur ce rocher pentu. La porte en bois de chêne du palais épiscopal vermoulue, le lait de chaux blanche, les plafonds fuligineux dégagent une vie austère.

Dans les rues, enfouis pèle-mêle sous des remugles nauséabonds, une noirceur de purin, des trognons putrides émétiques.

Puis comme tous les matins du monde, d'une poterne ouvrant directement sur la place du Poids, des lavandières aux rondeurs rassurantes, leurs lourdes robes piquées coincées sur de larges hanches descendent la calade jusqu'à l'Ouvèze. Elles rient, elles se gaussent de la piétaille qu'elles croisent en chemin, la traitant de "campanier du mauvais temps", ou de petit valet.

Dans des criaileries de jouissance de lessiveuses, la poitrine débordante de vigueur, elles s'enhardissent de courage brossant le linge sur la planche dans un tourbillon d'eau glacée avant d'entortiller de deux bras vigoureux le drap meurtri gorgé d'eau .

Sur le bord de la rivière des piles de linge s'entassent sur les cailloux lisses. La toile de lin écru, sale, jetée au hasard du courant dans une farandole de tissus trempés s'aplatit brusquement sous la pression de deux mains entre deux cuisses dégarnies. Les draps rêches ou la bure épaisse cèdent enfin la place aux étoffes cotonneuses, de flanelle ou de chanvre plus facile à essorer.

-Mais, c'est Jeanne...la Jeanne..., s'exclama la plus grosse, la plus effrontée, ses mains mêlées à un jupon de dentelle.

Les bugadières, l'accent chantant posé sur un rondeau reprirent en chœur :

*“Jeanne la bergère, sans mari, sans jupon,....  
Sans mari, ni jupon, c'est Jeanne la souillon...”*

Dans sa vieille cotonnade élimée, Jeanne, le pas léger sautillant d'une pierre plate à l'autre était descendue tôt ce matin faire boire ses chèvres assoiffées. Le cou délicat, la gorge déployée hâlée par le soleil de Provence elle posa ses pieds nus menus sur la grève en amont des matrones.

Les mégères, envieuses certainement d'une beauté qu'elles n'osaient avouer lui lancèrent des cailloux, prétextant que ses animaux salissaient l'eau claire de la rivière.

Ravies de leur méfait, médisantes, les lourdes femmes étalèrent sur les galets les tissus à sécher, avant de s'en retourner dans les ruelles étroites de la petite cité Vaisonnaise.

Effarouchée Jeanne s'enfuit, rameuta son petit troupeau au-devant d'elle et le conduisit près du château comtal sous l'œil amusé de la petite garnison qui logeait dans ces lieux. A l'abri d'un pin elle joua mélancolique de sa flûte un sonnet. Le capitaine, Joachim de Sade, un chevalier au panache légendaire que ses faits d'armes avaient rendu célèbre dans le Comtat Venaissin l'entendit, sonna à son tour du cor de garde pour saluer en écho le charme de cette demoiselle. De sa dague, il coupa sec un bouton d'or et de sang de la poche gauche de sa tunique de serge et le lança au pied de Jeanne.

-Tenez ma mie, le bouton de mon cœur....

Dans sa course pour se saisir du présent Jeanne leva la tête, un minois de charbonnier tellement elle était sale mais sur ce noir dessin il put deviner deux yeux clairs de vérité. Le jeune capitaine subjugué ne vit que de longs cheveux bouclés couleur paille onduler le long d'un dos gracile jusqu'à des fesses de princesse.

Lorsqu'en fin d'après-midi les lavandières redescendirent les paniers d'osiers posés sur leur tête pour récupérer leur moisson de linge propre parfumé de soleil, en arrivant sur les lieux la première de ces dames pénétrée de son impotence accéléra le pas. Poussant énergiquement des coudes elle se mit à psalmodier une neuvaine devant le tableau désolant .

Des paquets de linges froissés jetés au hasard. Des fichus, des bonnets, des chemises de percale, des pantalons, des lainages souillés au milieu de crottes de biques et le plus beau des jupons brodé d'un monogramme, disparu,... envolé!

-Au voleur! au voleur! on nous assassine..., cria une plus grosse que les autres, sous son visage vultueux, apoplectique, prêt à éclater.

Après bien des cris, des injures et autres supplications concédés à la sainte des lieux elles décidèrent d'un commun accord de remonter par la Porte Neuve jusqu'à la maison du viguier. Le tirant certainement de son sommeil de juste, elles le sommèrent de descendre avec elles à la Maison Commune demandant que justice leur soit rendue.

Un cortège de robes en déplacement qui depuis les éclats de voix avait grossi arriva enfin sur la Place du Poids où les consuls avaient l'habitude de se réunir. L'on sonna les cloches de la cité, celles qui appelaient à la mobilisation générale et non les cloches de la chapelle Sainte Constance qui appelaient au recueillement.

L'affaire était grave, les plaignantes argumentaient devant les notables alertés par tout ce charivari que leurs jupons de dentelle ajourée avaient disparu. Dans la Grande-Rue, Bertrand de Montfort, Fabre de Saint Véran, le comte de Blégier prenaient l'affaire au sérieux d'autant plus que l'évêque de Vaison, Odon Alziassi, une calvitie de prélat, sorti de son palais épiscopal voyait là le signe d'une malédiction.

Le soir même le viguier, les consuls, et officiers se réunirent au premier étage de la tour du Beffroi dans une petite pièce à laquelle on accédait par un escalier étroit afin de convenir d'une stratégie à adopter.

Les premiers soupçons se portèrent sur les juifs réfugiés dans le quartier de la Place du Marché. L'inquisiteur Carafa n'eut pas de mesure pour désigner les coupables. Il vilipenda ces pauvres hères, les traitant de mécréants, ordonnant leur expulsion. L'évêque préférait les soumettre à la question pour qu'ils avouent leur forfait alors que le prévôt demandait un complément d'enquête. Quelques sages se rallièrent à sa proposition et ce n'est que tard sur le soir que les notables quittaient le donjon ne laissant rien deviner de leurs délibérés.

Comme il est fréquent en cette saison d'été, dans la nuit, un gros orage venu de nulle part éclata au-dessus du rocher de Vaison. La cité se fondit brusquement sous d'épais nuages sombres donnant l'impression d'un décor d'une nuit cabalistique.

Dans des éclairs de feu et de hallebardes la pluie intempestive s'abattit épaisse et chaude sur les masures groupées en haut de l'oppidum. Aussi soudain le mistral violent et capricieux s'entortilla dans des rafales contrariées sous le vieux pont romain.

En contre-bas de la tour de guet le torrent boueux en cru dévorait avec rage le bord de la falaise

Dans le château-fort à l'abri du déluge la petite garnison frileuse s'était réfugiée dans une salle au premier étage, seul un soldat dans un hourd battait la semelle sur les planches mouillées.

Alors qu'il effectuait un demi-tour il vit derrière le brouillard oppressant une silhouette illuminée sur un visage de vierge danser. Sous un fin jupon de soierie mouillé collé à sa peau, dans un jet de lumière blanche il devina Jeanne, son corps de déesse ondulant sous la foudre au son d'une flûte champêtre.

Ses chèvres autour bêlant sous un tonnerre de Dieu, la coquette enfiévrée dansait avec le Dieu Pan! Elle riait... elle riait... rejetait sa tête à l'arrière, ses cheveux emmêlés couvrant sa nuque frêle, un ange face à la hardiesse d'un homme-bouc.

Le soldat illuminé de tant de vision lubrique en appela à la garde qui aussitôt s'empara de la perfide bergère sous des trombes d'eau. Deux d'entre eux, des fantassins aguerris, de leurs piques effilées se lancèrent dans l'obscurité au

milieu de l'arceiras épineux à la poursuite du monstre mythique. Mais en vain le satyre avait disparu!

Le lendemain matin les soudards crédules, encore ivres d'eau bénite tombée en abondance du ciel, livrèrent la sauvageonne aux gens d'armes malgré les incertitudes du preux capitaine.

Enfermée dans la salle de garde à la Porte Vieille les pénitents Blancs l'accusèrent de sorcellerie bien que Jeanne se défendît farouchement, niant les faits qui lui étaient reprochés.

-C'était ma biquette, je dansais avec ma biquette préférée, la Roussette....implorait-elle de sincérité.

-Jeanne la voleuse! Jeanne la souillon! hurlaient les femmes sous leur coiffe rabibochée, des ogresses qui auraient dépiauté la pauvre Jeanne si le visage chafouin de l'évêque, prostré dans son siège, adoubé pour la circonstance grand inquisiteur n'avait déjà condamné la diablesse de son œil salace.

Accusée de sorcellerie elle serait brûlée vive le soir même en place d'armes.

Mais l'intervention du capitaine, gentilhomme d'honneur et de noble condition qui jura sur Sainte-Rusticule et toutes les évangiles réunies qu'il n'avait vu à aucun moment de la nuit danser la Bergère avec le Dieu Pan mit fin à toutes les vilénies.

Nonobstant, le viguier assisté des consuls la reconnut voleuse de jupons.

Condamnée au carcan elle serait enchaînée sur la Place du Marché et exposée à la vindicte de la populace durant dix jours, le capitaine des gardes devant s'assurer que la punition soit conforme aux délibérations prises par le tribunal de Vaison.

Le soir du troisième jour, enchaînée au collier de fer qui lui brisait les os de la nuque, assoupie, des larmes de détresse en suspension alors qu'elle pleurait sur son sort, elle sentit une douce fraîcheur sur ses pieds. C'était Roussette qui la léchait de sa langue râpeuse. Elle voulut la prendre dans ses bras mais les fers étaient solides et la chaîne trop courte. Roussette, gaillarde, se réfugia d'un coup de pattes contre le flanc de sa maîtresse, la réconfortant ainsi du mieux qu'elle put.

C'est à ce moment que Joachim de Sade arrivé sur la place dans l'obscurité de la nuit d'été, ému, la découvrit impuissante, les mains liées à cet arceau de ferraille rouillée ; elle faisait pitié ramassée dans sa petitesse.

Il s'avança sous son armure et genou à terre lui prit le galbe de sa jambe meurtrie qu'il mouilla d'un chiffon de réconfort. La bergère se laissa faire attendrie par tant de courtoisie.

Le chevalier voulut lui prendre la main mais elle se refusait obstinément de l'ouvrir.

-N'aie pas peur, minauda-t-il à l'oreille de l'innocente, je veux t'aider....

-Messire, vous ne pouvez rien pour moi, Dieu m'a condamnée.

-Non, rétorqua-t-il, ce sont les hommes qui t'ont condamnée, Dieu n'a pas voulu cette injustice aussi c'est en son nom que je viens te délivrer.

Disant cela il glissa une clef dans le cadenas qui enserrait le cou de la prisonnière et dégagea ensuite les mains de ses fers.

Ils remontèrent rapidement par le chemin de l'âne où le fumier débordait encore des écuries, suivis de la fidèle Roussette.

Arrivés sous l'échauguette le capitaine s'empara de son fougueux pur-sang, puis d'une jambe leste Jeanne sauta à califourchon sur la croupe du bel étalon, ceinturant la taille de son sauveur. Joachim de Sade tira violemment sur le mors de bride, le cheval impétueux se cabra. C'est à ce moment alors que Jeanne levait le bras comme à regret pour caresser ses chèvres, la barbichette orpheline, que le bouton d'or et de sang lui échappa malencontreusement de sa main, roula sur la roche abrupte sans espoir de le retrouver dans une nuit sans lune.

Dès potron-minet alertée par quelques capons en mal de reconnaissance une escouade se mit en chemin pour retrouver son capitaine impavide et la Jeanne sous les huées des manants des lieux.

-Félon, à mort.... Jeanne la souillon.....félon....félon...

Mais en ces temps là tous les chemins ne menaient pas à Rome et c'est certainement à la croisée de l'un d'eux qu'ils perdirent leur trace.

Fort heureusement, car là où ils demeurent désormais on ne l'appelle plus Jeanne la souillon, son capitaine l'a pourvu des plus beaux effets qu'ils soient. Sous un chaperon orfévré, ses cheveux tressés en macaron, parée d'un corsage de calicot, un cotillon brodé sous sa belle robe de surcot fantaisie, tous les soirs, au clair lunaire, au son de la flûte, Jeanne à l'écoute d'une ode héroïque danse sans craindre ni le vent, ni la pluie, pour les beaux yeux de son amoureux.

Attendez!..... mon histoire n'est pas terminée...approchez-vous.... voilà plus près.....

....Si un jour, par un des plus beaux détours vous passez par Vaison-la-Romaine, montez jusqu'au château comtal, et là-haut, parmi les buissons, le romarin ou le laurier thym, à moins que ce ne soit sous une roche étroite, baissez-vous et cherchez le bouton d'or et de sang.....

\*\*\*\*\*

